

GILLES KIROUAC

Coordonnateur Scientifique

Cognition et Émotions



Coimbra • Imprensa da Universidade



LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
LES ÉDITIONS DE L'IQRC

(Página deixada propositadamente em branco)

GILLES KIROUAC
Coordonnateur Scientifique

Cognition et Émotions

AUTEURS

Klaus R. Scherer & Janique Sangsue
Pierre Philippot
Dario Galati
Bernard Rimé
Pierre Gosselin
Ursula Hess
Arvid Kappas & Jean Descôteaux
Pio E. Ricci Bitti
Pedro Luzes
Lise Fillion
Ramon Bayés



Coimbra • Imprensa da Universidade



LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
LES ÉDITIONS DE L'IQRC

COORDENAÇÃO EDITORIAL
Imprensa da Universidade de Coimbra

CONCEPÇÃO GRÁFICA
António Barros

PAGINAÇÃO
António Resende
[Universidade de Coimbra]

EXECUÇÃO GRÁFICA
G.C. - Gráfica de Coimbra, Lda.
Palheira • Assafarge - Apart. 3068
3001-453 Coimbra Codex

ISBN 972-8704-19-4
ISBN 2-7637-8118-7

DEPÓSITO LEGAL 210430/04

© MAIO 2004, IMPRENSA DA UNIVERSIDADE DE COIMBRA

OBRA PUBLICADA COM O PATROCÍNIO DO
INSTITUTO DE PSICOLOGIA COGNITIVA
FCT: FUNDAÇÃO PARA A CIÊNCIA E A TECNOLOGIA
MINISTÉRIO DA CIÊNCIA E DO ENSINO SUPERIOR
APOIO DO PROGRAMA OPERACIONAL CIÊNCIA, TECNOLOGIA, INOVAÇÃO
DO QUADRO COMUNITÁRIO DE APOIO

LE LANGAGE DES ÉMOTIONS: LEUR DONNER UNE VOIX OU LES METTRE EN PAROLES?

Introduction

Le but de ma communication est celui de présenter un compte-rendu des principaux thèmes qui émergent de la recherche sur le langage des émotions, orienté par quelques considérations concernant le rapport problématique existant entre le langage des émotions et l'expérience émotionnelle. Le premier point se référera à la distinction entre langage préverbal, c'est-à-dire les manifestations vocales qui expriment les émotions et le langage verbal, fait de paroles qui nomment, représentent et décrivent les émotions. Le second point concernera le thème aujourd'hui encore très débattu de la définition du terme émotion et du concept auquel il se réfère. Le troisième point se référera à des études sur le lexique émotionnel et illustrera les diverses propositions de classification qui en émergent. En conclusion, on présentera quelques considérations critiques concernant la méthode de ces recherches ainsi que certaines hypothèses pour des nouvelles enquêtes dans ce domaine.

Langage préverbal et verbal des émotions

Le rapport entre langage et émotions va se poser de deux manières tout à fait différentes selon que l'on prend en considération les formes préverbales et prélinguistiques, c'est-à-dire les signaux vocaux qui accompagnent les émotions, ou le langage verbal, c'est-à-dire les paroles qui indiquent les émotions et qui sont organisées en différentes structures linguistiques.

Dans le premier cas, le rapport est en quelque sorte direct, dans le sens qu'il se réalise sans médiation, étant donné que ce type de langage, notamment ses formes les plus simples et les plus immédiates, (Wundt, 1890, voir pour un approfondissement sur ce sujet Anolli & Ciceri, 1992; Goffman, 1979; Poggi, 1981 et Scherer, 1993, 1994) font partie de l'expérience émotionnelle même. La médiation due à l'emploi des codes symboliques extérieurs à l'expérience émotionnelle commence à se manifester dans les formes symboliquement plus élaborées qui s'éloignent le plus de l'expérience directe puisqu'elles sont modelées par des codes linguistiques conventionnels et qu'elles sont utilisées comme «emblèmes vocaux» (Scherer, 1994). De toute façon, le lien de ces expressions vocales avec l'expérience n'est pas complètement coupé.

Dans le second cas, lorsqu'il s'agit du langage verbal et des paroles qui indiquent les émotions, le rapport entre langage et expérience se fait bien plus faible et plus problématique, car tout lien direct est perdu et par conséquent aussi, l'enracinement du langage dans l'expérience. En effet, les paroles qui indiquent les émotions n'ont rien à faire avec l'expérience émotionnelle puisqu'elles tirent leur signification d'un système linguistique qui assigne à chaque mot un domaine sémantique délimité et systématisé en forme conceptuelle.

Cette différence se fait encore plus évidente si l'on pense aux fonctions spécifiques des deux types de langage. Les fonctions du langage préverbal des émotions, c'est à dire des signaux vocaux des émotions, ont été schématisées et résumées récemment par Scherer (1992; 1993). Partant des modèles de Brunswik et de Bulher (cités par Scherer 1992) il distingue trois fonctions principales: la fonction expressive par laquelle ils manifestent l'expérience, celle symbolique, par laquelle ils se réfèrent à des situations ou à des objets et enfin la fonction d'appel par laquelle le sujet communique avec les autres, leur signalant la situation ou leur demandant d'intervenir.

Bien différente est la fonction du langage verbal qui sert surtout à représenter l'expérience émotionnelle dans une forme systématique, analytique et logique. Ce type de langage a une fonction qui a moins à voir avec l'expérience des émotions et qui concerne surtout la représentation en forme logique de la connaissance des émotions mêmes. En ce sens le langage verbal est quelque chose d'autre par rapport à l'expérience qu'il veut représenter.

Parler du langage verbale, c'est à dire des paroles que nous employons pour indiquer les émotions, c'est donc poser un problème qui se réfère aux moyens symboliques dont nous disposons pour les représenter et à la fin se référer à la capacité de le faire dans une forme réaliste, si ce n'est objective.

Le mot et le concept d'émotion

Le problème du rapport entre langage et expérience émotionnelle se pose à partir du terme même d'émotion et de sa définition. Dès les débuts de la psychologie scientifique, les chercheurs qui se sont occupés d'émotions, se sont posé le problème d'éclairer la signification de ce terme, en spécifiant la structure et le contenu du concept auquel il se réfère. L'exigence d'un éclaircissement linguistique et conceptuel servait et sert à identifier un ensemble de phénomènes qui constituent, d'un côté le référent objectif de ce terme, de l'autre le champ des objets empiriques de la recherche de la psychologie des émotions.

A la différence d'autres termes de la psychologie tels que mémoire, pensée, raisonnement, le terme émotion a toujours été particulièrement difficile à définir, probablement parce que la structure du langage verbal ressemble beaucoup plus à celle de la pensée logique, en particulier de celle propositionnelle qu'à celle de l'émotion. Cette difficulté a déjà été mise en évidence par James (1890) qui soutenait que la multiplicité et la variété infinie des expériences émotionnelles ne peut se réduire aux distinctions prévues par le langage. Des peuples différents ont introduit des mots divers pour exprimer différents aspects des émotions, sans jamais réussir à donner une représentation exhaustive du phénomène.

C'est pour cela peut-être qu'il est difficile d'arriver à une définition univoque du terme, comme le démontrent les définitions nombreuses et diverses que plusieurs auteurs et plusieurs courants psychologiques ont données de ce terme. Ces tentatives ont joué un rôle de multiplicateur des significations du mot émotion tellement évident que Kleinginna et Kleinginna (Kleinginna & Kleinginna, 1981) ont pu identifier une centaine de définitions possibles et différentes du terme et du concept émotion.

On a proposé différents types de solutions pour sortir de la confusion. Une solution extrême est celle introduite par Duffy (1941) qui proposa de

faire disparaître de la scène de la psychologie scientifique le terme et le concept «émotion» en le confinant dans le cadre de la naïve psychologie populaire et en proposant l'interprétation des phénomènes émotionnels uniquement en termes d'activation physiologique.

Tous les psychologues contemporains des émotions généralement refusent cette solutions en proposant, à partir de Lazarus (1980), de considérer le concept d'émotion comme instrument utile à identifier un ensemble d'objets empiriques qui peuvent être soumis à l'enquête psychologique et qui ne se réduisent pas seulement à la physiologie ou au comportement. Mais au delà de cet accord, les chercheurs n'ont pas réussi à sortir de la Babel des définitions.

Une solution récente du problème permet de considérer le mot et le concept d'émotion comme légitimes et utilisables bien que leur définition ne puisse être claire et évidente comme celles des concepts classiques. C'est la solution que proposent ceux qui soutiennent que le concept d'émotion a une structure prototypique. On sait que ces auteurs (Fehr & Russell, 1984; Shaver, Swartz, Kirson & O'Connor, 1987), se référant au modèle de Rosch (1978), croient que les difficultés que l'on rencontre lorsqu'on essaie de définir l'émotion ne dérivent pas du manque d'un champ sémantique spécifique qui peut se rapporter à ce mot, mais du fait que ce champ a des confins plutôt flous, ce qui ne permet pas d'identifier la signification du mot émotion ayant une forme précise et non équivoque, liée à la présence ou à l'absence d'une quantité nombrable d'attributs nécessaires et suffisants. On peut toutefois définir le concept d'émotion comme prototype, c'est-à-dire en termes de bons ou mauvais exemples partageant une quantité variable d'attributs communs à la catégorie même, et ayant entre eux un rapport hiérarchique. Au sommet de la hiérarchie se trouve le mot émotion surordonné à tous ses exemples, au niveau intermédiaire les exemples plus typiques, qui sont quantitativement limités, et au niveau inférieur, les exemples moins typiques, bien plus nombreux et groupés en divers ensembles subordonnés aux différents exemples typiques et dont les termes sont liés entre eux par une «ressemblance de famille» (Fehr & Russell, 1984). On a souvent associé le modèle, prototypique à celui de *script*, présenté comme l'instrument conceptuel utilisé pour mieux représenter les aspects dynamiques de l'expérience émotionnelle (Fischer, 1991, Fischer & Frijda, 1991). On sait que le script (Schank & Abelson, 1977) a été présenté comme une stratégie de la mémoire utilisée pour mémoriser des événements et

des actions qui se déroulent selon une séquence de phases plus ou moins typique et constante. Comme le prototype, le *script* également est un schéma de représentation qui n'est pas rigide, étant constitué d'éléments qui ne sont pas nécessaires et suffisants pour le définir, mais qui se réduisent seulement à une séquence d'actions possibles plus ou moins typiques et, dans une certaine mesure, susceptibles de varier.

Un autre modèle qui présente l'émotion comme la représentation d'un schéma d'action est celui de prototype introduit par Lang (1984). Bien que le terme prototype semble se rapprocher plus de la définition structurale de l'émotion de Fehr et Russell, il est en réalité beaucoup plus proche des modèles qui décrivent l'émotion en termes de *script*. En effet, il définit l'émotion comme une tendance à l'action liée à l'activation d'un enchaînement structuré d'informations emmagasinées dans la mémoire.

Les modèles de prototype et de *script* ont obtenu un grand succès auprès des psychologues des émotions, donnant lieu à de nombreuses recherches conduites en différents contextes culturels (pour une panoramique récente des études voir Russell, Fernández-Dols, Manstead & Wellenkamp, 1994), la définition d'émotion qui en est dérivée n'a toutefois pas réussi à conquérir l'unanimité. Certains auteurs (Armstrong, Gleitman & Gleitman, 1983; Barsalou, 1987; Ortony, Clore & Foss, 1987) ont en effet avancé des critiques plus ou moins sévères et radicales aux définitions prototypiques au point de nier qu'elles soient en mesure d'exprimer la signification du concept d'émotion tel qu'il apparaît d'après l'analyse de l'expérience émotionnelle (Stein & Trabasso, 1922). Compte tenu des argumentations alléguées par les différents auteurs, les principales critiques faites à cette théorie sont les suivantes:

1) L'observation selon laquelle les philosophes et les psychologues n'ont jamais pu trouver un accord pour définir le concept d'émotion n'a aucune valeur probatoire. Cet accord manqué ne fait que témoigner d'une difficulté, mais non d'une impossibilité à arriver à une définition classique (Ortony, et al., 1987).

2) Il y a un manque de méthodologie dans les recherches sur les prototypes: les consignes données aux sujets dans les différents types d'expérience empêchent de vérifier s'ils possèdent un concept classique d'émotion. En effet, on ne leur demande jamais d'essayer de définir l'émotion en termes généraux et non équivoques, mais simplement d'énumérer des exemples de ce concept, prenant les premiers de la liste comme les meilleurs

exemples, les derniers comme les pires d'une structure d'organisation que l'on suppose hiérarchique. Une consigne de ce type permet de vérifier seulement si ce qu'affirme l'hypothèse (la théorie prototypique) est vrai, mais elle n'exclue pas que d'autres affirmations différentes et absentes de l'énoncé de l'hypothèse (la définition classique) soient également vraies.

Armstrong, Gleitman et Gleitman ont démontré que certains concepts qu'il est possible de définir de manière classique (numéro un, numéro impair, figure géométrique plane) peuvent être également représentés par une structure prototypique. Barsalou (1987) estime que cette dernière est une caractéristique de tous les concepts. Selon Armstrong et ses collaborateurs, il faut faire une distinction entre le sens ou signification d'un concept, qui pour les concepts que l'on peut définir de manière classique doit être identifié dans un ensemble précis d'attributs nécessaires et suffisants, et la structure prototypique. Cette dernière peut n'avoir rien à voir avec la définition logique du concept, mais elle peut avoir seulement une fonction auxiliaire, liée à la tâche pragmatique de reconnaître dans la réalité des exemples concrets de ce concept (Armstrong et al., 1983).

La conclusion de toutes ces argumentations porte à considérer la définition d'émotion en termes classiques comme possible et nécessaire, assignant cette tâche aux futures recherches sur ce sujet (Ortony, et al., 1987).

Un modèle qui découvre des critères précis pour définir l'émotion et en déduit une théorie des émotions primaires est celui de Johnson Laird et Oatley (Oatley & Johnson-Laird, 1987; Johnson-Laird & Oatley, 1989). Selon cette «théorie communicative des émotions», toute l'expérience émotionnelle humaine est formée de myriades de variations que l'on peut ramener à 5 modalités fondamentales ou émotions primaires: joie, tristesse, colère, peur, dégoût (happiness, sadness, anger, fear, disgust). Chaque émotion primaire est fondée sur un signal non propositionnel provoqué par l'évaluation cognitive d'une situation, qui s'adresse à l'intérieur et à l'extérieur de l'organisme. Ce signal non propositionnel est cet état particulier de la sensation qui accompagne chaque émotion et en est la particularité, et que nous indiquons avec des mots du type colère, peur, joie, tristesse, dégoût. Le caractère non propositionnel de ce signal permet une transmission très rapide de l'information et par conséquent une réponse rapide et adéquate en termes d'adaptation et qui en grande partie est programmée et automatique.

Ce qui caractérise une émotion primaire et lui attribue sa qualité distinctive, c'est la présence d'un de ces signaux prépositionnels, entendus comme *qualia* non décomposables, primitifs et autosignifiants, enfin impossibles à définir en termes propositionnels.

Selon ce modèle on ne peut définir ni décrire les émotions primaires en termes de catégories prototypiques. Ce que l'on peut représenter à travers un prototype, c'est l'ensemble de causes et d'événements concomitants d'une émotion de base, mais non l'émotion même. La définition implicite d'émotion qui en résulte a donc certains aspects en commun avec la définition prototypique, mais elle est peut-être plus proche de celle classique du moment qu'elle estime qu'on peut différencier les émotions de manière absolument certaine à partir de la présence d'un des cinq signaux prépositionnels.

Une définition ouverte d'émotion

C'est une position différente par rapport aux précédentes que prend Paul Ekman (1984, 1992 a, b): il propose une série définie de critères empiriques et pas seulement logico-formels pour distinguer ce qui est émotion de ce qui ne l'est pas, déplaçant la discussion du niveau des concepts à celui des données empiriques. Les critères de détermination qu'il propose sont en étroite relation avec sa théorie des émotions primaires puisqu'ils ne sont rien d'autre que les principales caractéristiques de ces dernières. On reconnaît comme primaires les émotions qui ont un clair enracinement biologique et phylogénétique révélé par la présence de caractéristiques, au nombre tantôt de 10 (Ekman, 1984), tantôt de 9 (Ekman, 1992a), que l'on peut relever empiriquement et qui sont en dernière analyse celles qui définissent le domaine même des phénomènes émotionnels. Nous citons de suite la liste la plus récente de ces caractéristiques:

1. Présence de signaux non verbaux distincts
2. Présence chez d'autres primats
3. Réactions physiologiques distinctes
4. Présence d'événements antécédents distincts et universels
5. Cohérence entre les réponses émotionnelles
6. Apparition rapide

7. Brève durée
8. Évaluation cognitive automatique
9. Occurrence spontanée

Ce que Ekman souligne souvent et affirme avec force, c'est que l'émotion, avant d'être un concept, est un fait d'expérience; aussi retient-il que tous les problèmes qui lui sont reliés peuvent se résoudre beaucoup plus facilement au niveau empirique qu'au niveau du débat exclusivement théorique (Ekman, 1992 b).

Par cohérence avec cette perspective «réaliste», les 9 caractéristiques ne sont pas présentées, en termes logiques, comme des conditions nécessaires et suffisantes et donc exhaustives de la définition des émotions, mais comme des critères empiriques indispensables pour identifier et délimiter un champ de recherche. Comme telles, elles ne prétendent pas être exhaustives, aussi leur nombre pourra augmenter lorsque seront suffisamment évidentes d'autres caractéristiques partagées par les émotions de base.

Dimensions et catégories du lexique émotionnel

Les recherches sur le concept d'émotion focalisent leur attention sur le problème des confins et des caractéristiques qui le définissent; les nombreuses recherches qui ont étudié les structures du lexique émotionnel dans différentes langues, au contraire, ont focalisé leur attention sur l'analyse des rapports qui lient entre eux les différents termes au delà de leurs relations hiérarchiques.

Les travaux de ce type furent sans doute stimulés par les recherches conduites par Osgood et ses collaborateurs (Osgood, Suci, & Tannenbaum, 1957) sur les dimensions de significations des langues naturelles utilisant le différentiel sémantique. Les recherches initiales de Osgood firent émerger trois dimensions principales de signification des langages naturels: évaluation, activité et puissance qui furent interprétées comme des dimensions de caractère affectif (Osgood, 1969). L'évaluation se réfère à la dimension plaisir-déplaisir; l'activité à l'activation de l'organisme, la puissance à la capacité de la part du sujet de maîtriser la situation où il se trouve.

Plusieurs auteurs appliquèrent la technique du différentiel sémantique au lexique des émotions, pour en étudier les dimensions spécifiques. C'est ainsi que Averill (1975) étudia les corrélations entre les scores obtenus par des

termes émotionnels sur différentes échelles du différentiel sémantique, faisant émerger l'existence de quatre dimensions. Les premières et les plus importantes étaient celles du ton hédoniste et de l'activation. Russell et Merhabian (1977), utilisant le même instrument, confirmèrent l'existence des trois dimensions que Osgood avait déjà identifiées.

A travers une recherche complexe qui partait de l'exigence de mettre de l'ordre dans le langage des émotions, à travers la construction d'un dictionnaire des termes émotionnels, Davitz (1969) arriva à mettre en évidence quatre dimensions (activation, relation, ton hédoniste et compétence), en soumettant à une analyse factorielle les corrélations entre les scores de ressemblance entre les termes de son dictionnaire.

Beaucoup des recherches faites au cours des années suivantes utilisèrent comme instrument d'analyse des rapports de ressemblance entre les termes, la technique du scaling multidimensionnel à partir du travail de Bush (1973) qui identifia trois dimensions: ton hédoniste, activation, niveau d'activation dont seulement les deux premières expliquaient plus de 80% de la variance totale du phénomène. L'existence de ces deux dimensions principales a généralement été confirmée par de nombreuses autres recherches qui ont utilisé le scaling multidimensionnel (Neufeld, 1957, 1975; Russell, 1978). Plus récemment Watson et Tellegen (1985) ont confirmé l'hypothèse bifactorielle, en analysant les résultats différents de certaines recherches où émergent de nombreux et différents facteurs organisateurs du lexique émotionnel. De nombreuses recherches ont mis aussi en évidence le caractère bipolaire de ces dimensions (Bush, 1973; Lunberg & Devine, 1975; Neufeld, 1975, 1976; Stone & Coles, 1970).

Même si les recherches faites avec le scaling multidimensionnel ou avec l'analyse factorielle obtiennent des résultats similaires sur le thème de la bidimensionalité ou de la bipolarité des structures des lexiques émotionnels, elles ont été souvent menées de manière a-théorique, c'est-à-dire sans se référer explicitement à un modèle de représentation de la connaissance des émotions. Il ne manque pourtant pas de recherches plus articulées et plus complexes qui ne se limitent pas à étudier les dimensions du lexique, mais encadrent ce thème dans le plus vaste problème des structures générales du langage des émotions et de la signification que chaque terme y acquiert.

Je me limiterai à rappeler ici quelques-unes de ces recherches particulièrement importantes pour leur richesse théorique et pour l'influence qu'elles ont exercée dans le cadre de la psychologie des émotions.

Une d'entre elles est sans doute le travail de pionnier de Davitz (1969) qui, comme nous l'avons déjà signalé, constitue une première tentative de construire un dictionnaire de termes émotionnels de la langue anglaise, contenant des définitions claires et précises de chaque mot, fondées sur l'analyse de définitions obtenues à partir d'un échantillon de personnes parlant cette langue. Cette tentative est une sorte de défi contre les croyances pessimistes des béhavioristes sur la possibilité d'exprimer l'expérience émotionnelle en termes linguistiques. Davitz ne partage pas cette opinion puisqu'à son avis une langue comme l'anglais peut être en mesure d'exprimer l'expérience émotionnelle avec une approximation acceptable, à condition que l'on mette de l'ordre dans le langage des émotions; et cela en construisant un dictionnaire composé d'un certain nombre de termes qui puissent être définis avec précision par un ensemble nombrable d'attributs ou d'éléments signifiants discrets, typique et spécifique pour chaque parole. Le modèle théorique qui le guide est celui qu'il appelle «la métaphore atomistique», une conception du lexique émotionnel qui lui a été suggérée par Mowrer. Selon cette conception, la définition de chaque terme émotionnel doit être considérée et construite comme un composé défini de nombreux éléments d'information. Chacun des éléments peut être présent dans la définition de plusieurs émotions, mais comme faisant partie de configurations toujours différentes entre elles.

Un autre exemple d'une approche plus théorique à l'étude du lexique émotionnel est représenté par les recherches de Russell et de ses collaborateurs (Russell, 1978, 1979, 1980, 1983, 1991; Russell, Lewicka & Niit 1989; Russell & Mehrabian, 1977) et de Plutchik (Plutchik, 1980 a, b; 1991; Conte & Plutchik, 1981).

Partant d'un intérêt initial pour les dimensions du langage des émotions que, d'après lui, on peut ramener à deux axes polaires principaux (celui de l'activation et du plaisir/déplaisir), Russell en vient à esquisser un modèle plus complexe où le langage des émotions est ramené aux structures de la connaissance émotionnelle. Les résultats de ses recherches, conduites selon la méthode du scaling multidimensionnel, mettent en évidence, à son avis, que les dimensions du lexique affectif sont reliées de manière très complexe. Ces relations peuvent être représentées à travers un modèle circulaire où les concepts des émotions se disposent le long du périmètre d'un cercle selon un ordre bien défini qui reste constant au-delà des différences subjectives. Il s'agit du modèle circomplex modifié par les travaux de

Schlosberg (1952, 1954) et que Russell propose comme en mesure d'exprimer la structure du lexique émotionnel, celle de l'expérience affective telle qu'elle émerge de l'analyse des comptes-rendus verbaux, et plus en général, de la structure de la connaissance que l'homme commun a des émotions. Selon Russell (1980), ce modèle est en mesure d'identifier trois propriétés fondamentales du langage et plus en général de la représentation cognitive de l'émotion: 1) la première se réfère au fait que l'axe d'agréable-désagréable et celui de l'activation sont les organisateurs principaux de ce domaine; 2) la seconde au fait que ces axes sont bipolaires, raison pour laquelle tous les termes et tous les concepts émotionnels peuvent être représentés comme des degrés de variation d'intensité compris entre leurs extrêmes; 3) la troisième propriété dérive de l'ordonnance circulaire et réside dans le fait que chaque terme et chaque concept émotionnel, occupant une certaine position dans l'espace par rapport aux deux axes, peut être défini comme une espèce de combinaison de plaisir et d'activation et peut donc être identifié avec précision au point d'intersection de deux coordonnées. La conclusion a des aspects semblables et d'autres différents de celle de Davitz. Pour ce dernier, en effet, la signification d'un terme est un agrégat défini d'éléments divers; pour Russell, elle dérive de sa position par rapport aux organisateurs de la signification des émotions. Ce que les deux conceptions ont en commun, c'est de toute manière le fait qu'elles conçoivent un terme (et sa signification) comme une entité discrète et que l'on peut précisément définir de manière atomistique ou spatiale.

Plutchik a également utilisé le modèle circomplexe comme instrument utile autour duquel il organise une théorie des émotions articulée et complexe, applicable aussi bien au lexique qu'aux structures émotionnelles de la personnalité et de ses développements pathologiques possibles. Dans ses recherches sur le langage des émotions, il paraît plus intéressé, à la différence de Russell, à en faire émerger une forme d'organisation catégorielle plus que dimensionnelle. Le modèle circomplexe permet de mettre en évidence, selon Plutchik, non seulement les rapports de continuité entre les termes, mais aussi leur discontinuité. Les termes en effet créent des regroupements que l'on peut bien identifier avec les huit émotions que l'auteur indique comme primaires (*fear, anger, joy, sadness, acceptance, disgust, anticipation, surprise*). Ainsi une forme d'organisation linguistique et conceptuelle est proposée pour soutenir l'existence de structures analogues que l'on suppose exister dans le cadre de l'expérience réelle de l'émotion.

Un exemple ultérieur de recherche sur le lexique fondée théoriquement, mais différente des travaux illustrés jusqu'ici est celui de Johnson-Laird et Oatley (1989) qui est étroitement relié à leur «théorie communicative des émotions». Cette théorie implique que la signification de chaque terme émotionnel puisse être ramenée à une des ces cinq modalités d'émotions de base. Cette prédiction théorique est démontrée empiriquement à travers une analyse sémantique de 590 termes émotionnels anglais, faite par les auteurs mêmes, qui démontrent que tous les termes examinés peuvent être ramenés aux cinq émotions de base, à travers une série de «questions diagnostiques» concernant la signification de chaque terme. L'approche méthodologique de cette recherche est sans aucun doute originale et innovatrice puisqu'elle rompt la tradition des travaux fondés sur l'analyse extrêmement variée des rapports de ressemblance entre les termes, faisant référence à un modèle théorique explicite qu'elle veut démontrer. Actuellement, toutefois, cette méthode semble trop liée au jugement subjectif, comme l'admettent en partie les auteurs mêmes lorsqu'ils reconnaissent que les conclusions auxquelles elle aboutit devraient être vérifiées par le jugement de personnes anglophones. Jusque-là, il est légitime de soupçonner que les résultats soient, sinon déduits de la théorie, du moins fortement influencés par elle.

Toutes les recherches illustrées jusque ici se réfèrent à la langue anglaise et prétendre les généraliser impliquerait un choix non seulement logocentrique, mais aussi anglocentrique. Pour éviter ces attitudes il faut réaliser, de manière systématique, des recherches transculturelles utilisant des méthodes rigoureuses et comparables. Certaines d'entre elles ont déjà été réalisées par Russell lui-même (Russell, 1983; Russell, Levicka & Niit, 1989) qui a traduit les termes utilisés dans ses analyses précédentes du lexique anglais en japonais, en chinois, en croate, et dans la langue des Gujarites demandant à des sujets parlant ces langues de regrouper ces termes sur la base de leur ressemblance. Le scaling multidimensionnel a mis en évidence une disposition circulaire des termes qui se maintient constante dans toutes les langues analysées et qui est analogue à celle du lexique anglais. La limite de cette recherche réside toutefois dans le fait qu'elle a employé des traductions des termes, sans être suffisamment garantie que la traduction corresponde, n'ayant pas, par exemple, contrôlé la réelle équivalence des termes par rapport à leur fréquence d'emploi. A propos de la difficulté de traduire d'une langue à l'autre des mots qui indiquent l'émotion, Van Goozen

et Frijda (Van Goozen & Frijda, 1993) ont fait récemment une recherche sur l'équivalence des mots les plus communs indiquant les émotions dans différentes langues occidentales (anglais, français, italien, hollandais). Cette recherche a démontré qu'il n'y a pas beaucoup de mots qui aient la caractéristique de posséder la même signification en même temps que d'être utilisés avec la même fréquence dans les différentes langues. Et plus précisément elle a mis en lumière comment les problèmes d'équivalence et de possibilité de traduction semblent s'appliquer dans une mesure plus marquée au lexique anglais et dans une mesure inférieure aux autres langues étudiées. Cette donnée est sûrement importante et les auteurs la proposent comme un avertissement pour la recherche transculturelle vu que l'on utilise l'anglais comme la base plus commune pour les taxonomies des émotions.

Une certaine similarité structurale entre le lexique émotionnel anglais et celui du philippin a été mise en évidence dans une récente recherche qui n'a pas utilisé des termes traduits de l'anglais, mais ce résultats n'ont pas été confirmés par ceux d'autres et plus nombreux travaux sur des langues différentes de l'anglais (Church, Katigbak, Reyes, & Jensen, 1998). Une étude de Gehm et Scherer (1988) sur le lexique émotionnel allemand n'a pas confirmée la disposition circulaire des termes prévue par le modèle circomplexe; en outre elle a mis en lumière des différences encore majeures par rapport à ce modèle bidimensionnel: les regroupements de mots qui émergent de l'analyse des termes allemands ne semblent pas se référer aux émotions de base, mais à d'autres matrices de signification que les auteurs interprètent à la lumière de la théorie des contrôles d'évaluation du stimulus énoncée par Scherer (1984).

En analysant de manière comparative des échantillons plutôt étendus de mots tirés des lexiques émotionnels des langues néolatines (italien, français, espagnol, catalan, roumain), Galati et ses collaborateurs (Galati, 1986; Galati, Sini, 1998a, 1998b; Galati, Sini, Estaun Ferrer, Soler Vilageliu, Mateos, 1998, Galati Tinti, Belghiru, Sini, in presse) ont démontré, utilisant des processus d'analyse semblables à ceux utilisés par Plutchik et par Russell, comment existent certaines particularités dans les rapports entre les termes communs aux langues néo-latines et que ne relèvent pas entièrement les résultats des analyses de Russell ou de Plutchik citées plus haut. On confirme le développement circulaire de la distribution, mais non la quantité, le contenu et le rapport réciproque entre les regroupements que les résultats des recherches qui se réfèrent à l'anglais ont mis en évidence. Même la structure

bidimensionnelle n'est pas entièrement vérifiée puisqu'émerge clairement dans les deux langues l'axe de la valence hédoniste, mais moins clairement celui de l'activation qui est remplacé généralement par un axe que l'on peut référer au *coping*

Conclusions

Après avoir terminé le compte rendu des études sur le langage des émotions, on peut faire quelques considérations critiques à propos du traitement imposé par le langage à l'expérience émotionnelle. La première concerne le problème de la signification du terme et du concept d'émotion et peut être exprimée ainsi: «est-il raisonnable de supposer que le terme et le concept d'émotion identifient, de manière claire et sans équivoque, un cadre de phénomènes d'expérience qui ont vraiment les caractéristiques que leur attribuent les formes symboliques utilisées pour les représenter?». La réponse à cette question reste problématique. Il n'y a pas encore d'accord sur une définition univoque d'émotion et sur le cadre de phénomènes à l'intérieur desquels la recherche devrait être circonscrite. Deux positions principales (la conception prototypique et celle classique) se font face, délimitant et décrivant de manière différente le champ sémantique du terme.

Il est sûrement raisonnable de penser, comme le suggère Ekman (1992 b), que, pour résoudre ce problème, il faut déplacer l'attention des chercheurs du contexte purement conceptuel où restent souvent confinés leurs travaux sur la question, à celui de l'expérience concrète des émotions, observées et étudiées avec des méthodes empiriques et expérimentales. Il est toutefois également vrai que toute la recherche empirique sur les émotions (les recherches sur les expressions, sur la physiologie, sur les antécédents, ou sur les systèmes d'évaluation cognitive des émotions) utilisent les catégories du lexique émotionnel pour identifier et spécifier les objets de leur analyse, souvent sans se demander de manière explicite si les distinctions linguistiques correspondent aux différentes expériences. Il est donc évident que les recherches empiriques ont besoin d'éclaircir préalablement le champ de phénomènes qu'elles doivent considérer et que les études sur ce que l'on entend lorsque l'on parle d'émotion sont sûrement utiles pour réaliser cet éclaircissement.

Au-delà des différences entre les diverses significations attribuées au terme émotion, on peut cependant faire remarquer une ressemblance de fond entre les différentes positions: elles reconnaissent toutes que lorsqu'on parle d'émotion, on se réfère à un champ de phénomènes réellement existant et unitaire, que ce seul terme peut suffire à représenter de manière adéquate.

Mais, à ce propos, nous sommes portés à réfléchir par les données de certaines recherches ethnographiques dont Russell (1991) nous offre une revue que nous allons synthétiser et qui semblent mettre en doute cette croyance générale. Il résulte de ces recherches que le mot émotion n'a pas en effet un équivalent précis dans toutes les langues connues. Certaines données tirées des recherches ethnographiques citées (Howell, 1981) soulignent en outre comment dans certaines cultures l'émotion ne se distingue pas en tant que catégorie autonome, mais est plutôt assimilée à d'autres formes d'expérience mentale. Comme l'observe Russell, la possibilité que l'émotion ne se réfère pas à un domaine spécifique de phénomènes reconnu dans toutes les cultures, est peut-être le résultat le plus important obtenu des comptes-rendus ethnographiques à propos des émotions. En effet l'absence, dans certaines langues, du terme émotion porte à penser que le vaste domaine des phénomènes que nous représentons de manière unitaire et distincte pourrait «peut-être être» décrit de manière non unitaire et avec des articulations et des rapports différents par rapports aux autres phénomènes psychiques.

On peut étendre en grande partie les considérations critiques faites à propos du terme et du concept d'émotion aux recherches sur le lexique des émotions. Dans ce cas également, en effet, on est en droit de se demander dans quelle mesure les distinctions lexicales sont universelles et dans quelle mesure elles se réfèrent à de réelles distinctions dans le cadre de l'expérience. Fehr et Russell (1984) et Russell (1987) soulignent eux aussi comment il est nécessaire de ne pas confondre les caractéristiques de l'ordre linguistique conceptuel avec celles qui appartiennent à l'expérience. D'après Frijda et Zammuner, «étiqueter les émotions est le résultat d'un processus constructif de réflexion qui transforme l'expérience perceptive en expérience intérieure, apportant ses propres modifications» (Frijda & Zammuner, 1992, p. 389). Ne pas tenir compte de l'écart entre langage et expérience porte à une position logocentrique qui, donnant un crédit excessif au langage, accepte, de manière plutôt a-critique, ses distinctions et ses articulations

comme des indicateurs utiles et dignes de foi de différenciations analogues dans le cadre de l'expérience. Quant aux résultats des recherches transculturelles sur les lexiques émotionnels, il est évident qu'ils ne sont pas entièrement d'accord entre eux en ce qui concerne la quantité de dimensions ou de catégories du langage des émotions et tout cela rend très improbable l'hypothèse d'une classification linguistique universelle des émotions.

Au delà du problème du relativisme culturel des classifications linguistiques des émotions, il en existe d'autres qui peuvent constituer une sérieuse limite des recherches menées sur le lexique. Ces problèmes regardent 1) le choix des mots utilisés dans les diverses enquêtes et 2) le crédit peut-être excessif prêté aux techniques d'analyse fondées sur le scaling multidimensionnel. Souvent les mots soumis à la procédure de scaling ne sont pas très nombreux ou ne représentent pas fidèlement tout le lexique dont ils sont tirés. D'autres fois le choix peut être, de manière aprioriste, fonctionnel pour mettre en évidence certaines dimensions comme celles classiques de l'activation ou de l'agréable/désagréable. Ces limites caractérisent, entre autres, les recherches de Russell et collaborateurs qui n'ont porté que sur 28 mots du lexique anglais.

En ce qui concerne la validité du scaling multidimensionnel et de procédures analogues plus variées, il est utile de rappeler qu'elles sont employées correctement si on les utilise dans une phase exploratrice de la recherche puisqu'elles ne donnent pas lieu à des résultats conclusifs, mais qui indiquent le mouvement général d'un phénomène et que l'on doit les interpréter à la lumière d'un modèle théorique. C'est pour cela que l'on peut difficilement les prendre comme fondement sur lequel construire un modèle (Trentin, 1988). Donner un nom aux dimensions qui émergent d'une analyse multivariée est une question de goûts où les convictions théoriques interviennent peut-être plus que l'évidence empirique (Gehm & Scherer, 1988).

Les résultats contrastants des nombreuses recherches sur la signification du mot émotion de même que sur la signification et les dimensions structurales des termes qui constituent les lexiques émotionnels des langues jusqu'ici examinées, portent à croire que l'on ne peut pas, pour le moment, identifier une certaine définition d'émotion ou une certaine classification du lexique émotionnel d'une certaine langue sur laquelle il y ait l'accord unanime des chercheurs. A mon avis cela ne doit pas décourager, mais au contraire inciter à de nouvelles recherches menées de manière plus organisée,

homologuant le plus possible instruments et méthodes pour rendre possible la comparaison des résultats.

Une proposition intéressante pour sortir du relativisme et des malentendus linguistiques a été formulée par Wierzbicka (1992) qui propose, pour exprimer les émotions d'une manière qui soit universellement compréhensible et traduisible, la construction d'un langage extrêmement simplifié qui utilise des *semantic primitives*, c'est-à-dire des mots qui se réfèrent à des objets, des actions, des pensées très communs et qui ont un équivalent dans les contextes linguistiques et culturels les plus différents. On exprimerait avec ces mots les composantes plus simples de la signification d'une émotion qui pourrait ensuite être expliquée par une syntaxe élémentaire et une structure expositive de type narratif expliquant les circonstances qui donnent lieu à l'émotion et les réactions de l'individu. La proposition est certainement appréciable, mais les critiques ne manquent pas, comme celle avancée par Oatley et Johnson-Laird (1989), qui soutiennent que la représentation de l'émotion proposée par l'auteur comprend seulement l'analyse des conditions dans lesquelles l'émotion même peut être exprimée, comme Frijda (1986) l'avait déjà mis en évidence. Toutefois elle ne comprend aucun élément référé à l'expérience subjective qui est un aspect constitutif et fondamental de l'expérience émotionnelle.

L'approfondissement de la recherche sur le langage des émotions, malgré les difficultés qu'elle présente, est sûrement nécessaire puisqu'il n'y a pas, comme nous le disions plus haut, d'enquête empirique qui ne l'utilise pour identifier ses données, les analyser et en communiquer les résultats.

S'il n'est pas possible de sortir de ces limites, liées à la fonction représentative et symbolique du langage, qui en partie modèlent et transforment l'expérience émotionnelle, il est cependant possible d'en prendre conscience pour éviter de s'empêtrer dans les formes de représentation plus rigides, liées davantage à des croyances et des attitudes culturelles largement partagées et qui trouvent leur expression plus dans les formes du langage que dans des aspects réels de l'expérience. Pour atteindre cet objectif, l'analyse détaillée des éléments de signification des termes émotionnels élaborée par Davitz et, de manière différente également par Wierzbicka, ne suffit pas.

Pour mieux comprendre la signification du langage des émotions utilisé dans un certain contexte culturel il faut faire émerger ses prémisses idéologiques implicites qui participent à la construction du sens des mots qui

le constituant. Par exemple, si l'on veut savoir ce qu'est la joie, il ne suffit probablement pas de savoir que dans une certaine langue le mot joie est caractérisé par n éléments de signification acceptés de manière consensuelle, mais il faut comprendre pourquoi on a été d'accord pour choisir ce nombre d'éléments pour construire la signification du concept de joie.

C'est précisément cet exemple qui me suggère une réflexion sur une donnée plutôt évidente et intéressante, mais peu commentée, et qui émerge fréquemment des recherches sur le lexique des émotions dans les langues occidentales: il s'agit de l'évidente disproportion numérique entre les termes qui indiquent des émotions positives et ceux qui indiquent des émotions négatives, disproportion qui en général est nettement au profit des émotions négatives (Galati 1986; Gius, Cozzi & Spagnoletto, 1992). À ce sujet, on peut se demander la raison d'une telle disproportion et on peut imaginer deux solutions possibles. Dans le premier cas, les possibilités majeures de représentation que de nombreuses langues offrent aux émotions négatives ont un fondement réel dans l'expérience et reflètent leur plus grande «utilité» pour la survie de l'individu. Dans les seconds cas, cette disproportion serait plutôt liée à la possibilité d'une attitude «de pénitence» de la culture occidentale qui regarde avec méfiance les modalités d'expérience liées au plaisir et à la joie et leur réserve donc peu de place dans ses formes de représentation linguistique de l'expérience.

Affronter des problèmes de ce type demande que l'on adopte une attitude spéculative et de conscience majeure des implications théoriques et idéologiques des modèles que l'on utilise et des résultats que l'on obtient. Il s'agit d'une tâche ardue, mais aussi certainement utile pour le progrès de la recherche dans le cadre de la psychologie des émotions.

RÉFÉRENCES

- Anolli, L. & Ciceri, R. (1997). *La voce delle emozioni. Verso una semiosi della comunicazione vocale non-verbale delle emozioni*. Milano: Angeli.
- Armstrong, S. L., Gleitman, H., & Gleitman, L. R. (1983). What some concepts might not be. *Cognition*, 13, 263-308.
- Averill, J.R. (1975). A semantic atlas of emotional concepts. *JSAS: Catalogue of selected Documents in Psychology*, 5, 330
- Barsalou, L. W. (1987). The instability of graded structure: Implications for the nature of concepts, en U. Neisser (Ed.), *Concepts and conceptual development: Ecological and intellectual factors in categorisation*. New York, Cambridge University Press.

- Bendix, E. H. (1966). *Componential Analysis of general vocabulary: The semantic structure of a set of verbs in English, Hindi, Japanese*. The Hague: Mouton
- Bush, L. E. (1973). Individual differences multidimensional scaling of adjectives denoting feelings. *Journal of Personality and Social Psychology*, 25, 50-57.
- Conte, R. H., & Plutchik, R. (1981). A Circumplex Model for Interpersonal Personality Traits. *Journal of Personality and Social Psychology*, 40, 701-711.
- Church, A. T., Katigbak, M. S., Reyes, J. A. S., & Jensen, S. M. (1998). Language and Organisation of Filipino Emotion Concepts: Comparing Emotion Concepts and Dimensions across Cultures. *Cognition and Emotion*, 12, 63-92.
- Davitz, J. R. (1969). *The language of emotions*. New York: Mc Graw-Hill.
- De Rivera, J.H. (1984). The structure of emotional relationships, In P.Shaver (Ed.), *Review of personality and social psychology: Emotions, relationships, and health*. Beverly Hills: Sage.
- Duffy, E. (1941). An explanation of emotional phenomena without the use of the concept of emotion. *Journal of General psychology*, 25, 283-293.
- D'Urso, V., & Galati, D. (1990). Analisi dello spazio semantico di termini emozionali italiani. *Ricerche di Psicologia*, 14, 29-55.
- Ekman, P. (1984). Expression and the nature of emotion, In K.S. Scherer & P. Ekman (Eds.), *Approches to emotion*, Hillsdale, N. J., Erlbaum.
- Ekman, P. (1992, a). An Argument for Basic Emotions. *Cognition and Emotion*. 6, 169-200.
- Ekman, P. (1992, b). Facial expression of emotion: New findings, new questions. *Psychological Science*, 3, 34-38.
- Fehr, B., & Russell, J. A. (1984). Concept of emotion viewed from a prototype perspective. *Journal of Experimental Psychology, General*, 113, 464-486.
- Fischer, A. (1991). *Emotion Scripts. A study of social and cognitive facets of emotions*. Leiden: DSWO-Press.
- Fischer, A., & Frijda, N. H. (1991). Emotion scripts, en *Emotion knowledge: Social, Cognitive, Linguistic aspects*. Actes du Meeting of the European Association of Experimental Psychology près du Dipartimento di Scienze dell'Educazione dell'Università di Bari.
- Frijda, N. H. (1986). *The Emotions*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Frijda, N. H., Zammuner, V. (1992). L'etichettamento delle proprie emozioni. *Giornale Italiano di Psicologia*, 19, 389-423.
- Galati, D. (1986). Radicali semantici nel lessico italiano delle emozioni. *Ricerche di Psicologia*, 3, 5-34.
- Galati, D., Massimini, F., Sini, B. (1999). Il lessico delle emozioni nelle lingue neolatine: confronto tra l'italiano e il francese. *Ricerche di Psicologia*. 22, 57-82.
- Galati, D., Sini, B. (1998a). Echelonnement multidimensionnel de termes du lexique français des émotions: une comparaison entre trois procédés d'analyse. *Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 37, 76-96.
- Galati, D., & Sini, B. (1998b). Les mots pour dire les émotions, recherche sur la structure du lexique émotionnel italien. *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 4, 13-30.
- Galati, D., Sini, B., Estaun Ferrer, S., Soler Vilageliu, O., & Mateos, P. M. (1998). The emotional lexicon in neolatin languages. In A. Fischer, (Ed.) *ISRE '98 - Proceeding of the Xth. Conference of the international Society for recherche on emotion*, Amsterdam: I.S.R.E Edition.
- Galati, D., Tinti, C., Belghiru, L., & Sini, B., (In press). The semantic structure of emotional lexicon of the neolatin languages: the case of Romanian. *Proceedings of Isre Conference 2000*. Quebec, Canada.

- Gehm, T. L., & Scherer, K. R. (1988). Factors determining the dimensions of subjective emotional space. In K. R. Scherer (Ed.) *Facets of emotion. Recent Research*. Hillsdale, N.J.: Lawrence Erlbaum Associates Publishers,
- Gius, E., Cozzi, A., & Spagnotto, D. (1992). Il linguaggio delle emozioni. Studio sull'organizzazione delle parole che comunicano stati emotivi. *Giornale Italiano di Psicologia*, 19, 563-584.
- Goffman, E. (1979). Response cries, en M. von Cranach, K. Foppa, W. Lepenis, & D. Ploog (Eds.) *Human ethology* Cambridge: Cambridge University Press.
- Greenwald, M. K., Cook, E. W., & Lang P. J. (1989). Affective judgement and psychophysiological response: Dimensional covariation in the evaluation of the pictorial stimuli. *Journal of Psychophysiology*, 3, 51-64.
- Guttman, L. (1954). New approach to factor Analysis: The radex, en P. F. Razarsfeld (Ed.), *Mathematical Thinking in the social sciences*. Glencoe Ill., Free Press.
- Hiatt, L. R. (1978). Classification of the emotions, en L. R. Hiatt (Ed.), *Australian aboriginal concepts*. Princeton, N. J: Humanities Press.
- Howell, S. (1981). Rules not words, en P. Heelas, A. Lock (Eds.), *Indigenous Psychologie: The antropology of the self*. San Diego, Ca: Academic Press.
- James, W. (1890). *The principles of Psychology*, New York, Holt,
- Johnson-Laird, P. N., & Oatley, K. (1989). The language of emotions: An Analysis of a Semantic Field. *Cognition and Emotion*, 3, 81-123.
- Keil, F. C. (1979). *Semantic and conceptual development: An ontological perspective*. Cambridge: Mass., Harvard University Press.
- Kleinginna, R. K., & Kleinginna, M. A. (1981). A categorized list of emotion definitions, with suggestion for a consensual definition. *Motivation and Emotion*, 5, 345-379.
- Lang, P. J. (1984). Cognition in emotion: Concept and action, en C. E. Izard, J. Kagan, & R. B. Zajonc (Eds.), *Emotion, Cognition and Behavior*. New York, Cambridge: University Press.
- Lazarus, R. S., Averill, J. R. & Opton, E. M. (1970). Toward a Cognitive theory of Emotion, In M. B. Arnold (Ed.), *Feelings and Emotions*. The Loyola Symposium, New York: Academic Press.
- Lazarus, R. S. (1980). Emotions: a cognitive-phenomenological analysis, In R. Plutchik, & H. Kellerman (Eds.), *Emotion, I: Theories of Emotions*, New York: Academic Press
- Lutz, C. (1986). The domain of emotion word on Ifaluk en R. Harré (Ed.), *The social construction of emotion*. Oxford: Basil Blackwell Ltd..
- Mandler, G. (1962). Emotion, en R. Brown, E. Galanter, E. Hess & G. Mandler (Eds.), *New directions in Psychology*. New York: Holt, Rinehart, and Winston
- Miller, G. A., & Johnson-Laird, P. N. (1976). *Language and Perception*. Cambridge: Cambridge University Press
- Neufeld, R. W. J. (1957). A multidimensional scaling analysis of schizophrenics' and normals' perception of verbal similarity. *Journal of abnormal Psychology*, 84, 498-507.
- Neufeld, R. W. J. (1975). A multidimensional scaling analysis of schizophrenics' and normals' perceptions of verbal similarity. *Journal of Abnormal Psychology*, 84, 498-507
- Nowlis, V. & Nowlis, H. H. (1956). The description and anlysis of moods. *Annals of the New York Academy of Science*, 65, 345-355
- Oatley, K., & Johnson-Laird, P. N. (1987). Towards a cognitive theory of emotion. *Cognition and Emotion*, 1, 29-50.
- Ortony, A., Clore, G. L., & Foss, M. A. (1987). The referential structure of affective lexicon. *Cognitive Science*, 11, 341-364.

- Osgood, C. E. (1969). On the whys and wherefores of E, P, and A. *Journal of Personality and Social Psychology*, 12, 194-199.
- Osgood, C. E., Suci, G. J., & Tennenbaum, P. H. (1957). *The measurement of meaning*. Illinois, Urbana.
- Plutchik, R. (1980a). *Emotion: a psychoevolutionary synthesis*. New York: Harper and Row.
- Plutchik, R. (1980b). A general Psychoevolutionary Theory of Emotion, In R. Plutchik, & H. Kellerman (Eds.), *Emotion. Theory, Research, and Experience*. New York: Academic Press.
- Plutchik, R. (1991). *The emotion*. Boston: University Press of America
- Poggi, I. (1981). *Le interiezioni: Studio del linguaggio e analisi della mente (Interjections: Study of language and analysis of mind)*. Torino: Boringhieri
- Poole, F. J. P. (1985). Coming into social being: Cultural images of infants in Bimin-Kuskusmin folk psychology, In G. M. White, & J. Kirkpatrick (Eds.), *Person, Self and Experience: Exploring pacific ethnopsychologie*. Berkeley: University of California Press.
- Rosch, E. (1978). Principles of categorisation, en E. Rosch & B. L. Lloyd (Eds.), *Cognition and Categorisation*. Hillsdale, N. J., Erlbaum.
- Roget's International Thesaurus (1962) 3rd ed. New York: Thomas Y. Crowell
- Russell, J. A. (1978). Evidence of convergent validity on the dimensions of affect. *Journal of Personality and Social Psychology*, 36, 1152-1168.
- Russell, J. A. (1979). Affective space is bipolar. *Journal of personality and Social Psychology*, 37, 345-356.
- Russell, J. A. (1980). A circumplex Model of Affect. *Journal of Personality and Social Psychology*, 39, 1161-1178.
- Russell, J. A. (1983). Pancultural aspects of the human conceptual organization of emotion. *Journal of Personality and Social Psychology*, 45, 1281-1288.
- Russell, J. A. (1987). Comments on articles by Frijda and by Conway and Bekerian. *Cognition and Emotion*, 1, 193-197.
- Russell, J. A. (1989). A Cross-cultural study of a Circumplex Model of Affect. *Journal of Personality and Social Psychology*, 57, 848-856.
- Russell, J. A. (1991). Culture and Categorization of Emotions. *Psychological Bulletin*, 110, 426-450
- Russell, J. A., Lewicka M., Niit T. (1989). A cross-cultural study of circumplex model of affect. *Journal of Personality and Social Psychology*, 57, 848-856.
- Russell, J. A., & Merhabian, A. (1977). Evidence for three-factor theory of emotions. *Journal of Research in Personality*, 11, 273-294.
- Schank, R. C., & Abelson, R. B. (1977). *Scripts, plans, goals and understanding*. Hillsdale: N. J. Erlbaum.
- Scherer, K. R. (1984). On the Nature and Function of emotions: a component process approach, en K. R. Scherer, & P. Ekman (Ed.), *Approaches to emotion*. Hillsdale: N. J., Erlbaum
- Scherer, K. R. (1992). What does facial expression express? En K. Strongman (Ed.), *International Review of Studies on Emotion*. Chichester: Wiley.
- Scherer, K. R. (1993). Neuroscience projections to current debates in emotion psychology. *Cognition and Emotion*, 7, 1-41.
- Scherer, K. R. (1994). Affect Bursts, en S.H.M. van Gooze, N.E. van de Poll, & J.A. Sergeant (Eds), *Emotions: Essays on Emotion Theory*. Hillsdale, NJ: Erlbaum.
- Schlosberg, H. (1952). The description of facial expressions in terms of two dimensions. *Journal of Experimental Psychology*, 44, 229, 37.

- Schlosberg, H. (1954). Three dimensions of emotion. *Psychological Review*, 61, 81-88.
- Shaver, P., Schwartz, J., Kirson, D., & O'Connor, C. (1987). Emotional knowledge: Further exploration of a prototype approach. *Journal of Personality and Social Psychology*, 52, 1061-1086.
- Stein, N. L., & Trabasso, T. (1992). The organisation of emotional experience: Creating links among Emotion, Thinking, Language, and intentional action. *Cognition and emotion*, 6, 225-244.
- Stone, L. A., & Coles, G. J. (1970). Correlational similarity: The basis for a new revised method of similarity analysis. *Studia Psychologica (Bratislava)*, 12, 258-265.
- Trentin, R. (1988). Emozioni e processi cognitivi, In V. D'Urso & R. Trentin (Eds.), *Psicologia delle emozioni*. Bologna: Il Mulino.
- Van Gooze, S., & Frijda, N. H. (1993). Emotion words used in six European Countries. *European Journal of Social Psychology*, 23, 89-95
- Watson, J. B., & Rayner, R. (1920). Conditioned emotional reactions. *Journal of Experimental Psychology*, 3, 1-14.
- Watson, J. B., & Tellegen, A. (1985). Toward a consensual structure of mood, *Psychological Bulletin*, 95, 219-235
- Wierzbicka, A. (1992). Talking about emotions: Semantics, Culture, and Cognition, *Cognition and Emotion*, 6, 285-319.
- Wundt, W. (1890). *Grundriss der Psychologie*. Leipzig, Engelmann.
- Zajonc, R.B. (1980). Feeling and thinking: Preferences need no inferences. *American Psychologist*, 35, 151-175..

(Página deixada propositadamente em branco)

